

Le corps habitable

Le chant du signe de Gérard Leblanc

Gérald LEBLANC, *Poèmes new-yorkais*, poésie, Éditions Perce-Neige, Moncton, 2006, 72 p.

Benoit Doyon-Gosselin

Number 134, Winter 2006–2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40952ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Doyon-Gosselin, B. (2006). Review of [Le corps habitable : le chant du signe de Gérard Leblanc / Gérard LEBLANC, *Poèmes new-yorkais*, poésie, Éditions Perce-Neige, Moncton, 2006, 72 p.] *Liaison*, (134), 57–57.

Le corps habitable : le chant du signe de Gérald Leblanc

BENOÎT DOYON-GOSSELIN

ON NE LE RÉPÉTERA JAMAIS ASSEZ : au-delà de l'unité de chaque recueil publié par l'Acadien Gérald Leblanc, c'est l'unité du projet poétique pris dans son ensemble qui s'avère sa plus grande réussite. Le dernier manuscrit terminé avant son décès survenu en mai 2005 ne déroge pas de l'œuvre du poète. Réunis dans un court recueil de 58 pages, ses *Poèmes new-yorkais*, publiés chez Perce-Neige, la maison d'édition qu'il a dirigée pendant de nombreuses années, mettent en évidence la fascination qui habitait l'auteur pour la métropole américaine. Tous les textes ont été écrits dans la Grosse Pomme entre 1992 et 1998, et si le poète habite la ville, la ville l'habite encore plus : « New York nous invite à la démesure / au dépassement / ainsi passée dans le malaxeur new-yorkais / une conscience est irrémédiablement atteinte » (p. 58). Ces premières lignes du dernier poème résument parfaitement le propos du recueil. La conscience atteinte, celle du poète, offre ainsi une suite de « poèmes entrecoupés de rêves » (p. 27) livrés en un bloc où le corps et le bleu se fondent dans le décor new-yorkais.

Ainsi, le corps s'ancre à la ville, mais celle-ci l'empêche d'écrire : « je n'arrive pas à écrire / tant l'extérieur me sollicite / me pousse à prolonger / la pulsion du dedans » (p. 17). Le corps poétique doit bouger au rythme des mots et de la musique qui résonnent dans la ville. Parmi tant d'autres, on pense aux références artistiques que l'on retrouve au fil des pages : Billie Holiday, Otis Redding, John Yau, David Hockey, Miles Davis et Leonard Cohen, ce dernier servi en exergue (« *And those were the reasons, and that was New York* »). Chaque « journée dans l'avènement de la ville » (p. 32) devient matière à la poésie où le « corps capte l'expérience physique » (p. 50). Quant à toutes les teintes de bleu (dont le blues), elles reviennent comme un *leitmotiv* dans le recueil. Le poète considère même le bleu comme un mode de vie – ou un mode d'écriture, ce qui revient au même – comme en témoignait l'article de Serge Patrice Thibodeau (« Éloge du bleu », *Liaison*, n° 131, p. 16-20). Dans *Poèmes new-yorkais*, le « bleu m'appelle / à un autre degré de sens / vers l'horizontale / bleu comme état » (p. 34). Contrairement à la ville réelle, construite à la verticale, avec ses immenses gratte-ciels, la poésie de Leblanc évoque son horizontalité :

« je marche dans la rue / poussé par le besoin / pour tout bagage le désir de bouger / avec ce qui meut le continent / ce qui meut chaque nuit / je retravaille des mythes anciens / comme un archéologue nomade » (p. 15). Être nomade des mots, n'est-ce pas là l'essentiel du travail du poète ?

De tous les poèmes, un seul semble appartenir à une époque postérieure à l'écriture new-yorkaise. Citons, *in extenso*, « la pensée du temps » :

que faire des poèmes inachevés
des projets abandonnés en cours de
route
que faire devant la bêtise
après s'être égosillé
que faire des jours immobiles
des nuits longues de langueurs
où rien ne bouge sinon le mauvais
sang
que faire quand la conscience se
dissout
dans la pensée du temps (p. 28)

Situé presque à mi-chemin dans le recueil, ce poème évoque tristement la fin de l'écriture – de la vie, faut-il le répéter – et convoque de grandes émotions chez le lecteur. On en ressort bouleversé.

En terminant la lecture de ce dernier recueil, on se rend compte que Gérald Leblanc, fervent poète de l'urbanité, se sentait autant chez lui à New York qu'à Moncton. On aurait presque envie de paraphraser Flaubert : la ville,

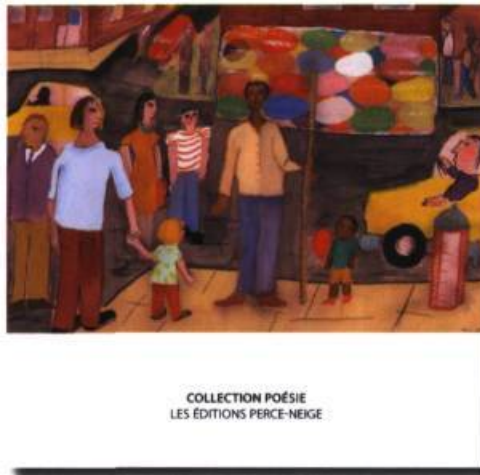
c'est moi. On comprend aussi que ce chant du signe poétique, « comme un livre qui arrive à point » (p. 20), sert d'invitation à la relecture de l'œuvre entière du poète. Dans sa poésie, Leblanc s'est toujours approprié les lieux. Que ce soit « un lieu de moi où tout peut arriver / dans le Bouctouche de moi / dans le Moncton de moi / dans le New York de moi tout de suite » (p. 23), la magie des mots a toujours trouvé sa place. Elle réside maintenant dans la postérité. L'œuvre comme le recueil demeurent « impérieux comme [s]a plume » (p. 53). ■

Gérald LEBLANC, *Poèmes new-yorkais*, poésie, Éditions Perce-Neige, Moncton, 2006, 72 p.

Benoît Doyon-Gosselin poursuit présentement des études doctorales à l'Université de Moncton. Il a publié dans les Cahiers franco-canadiens de l'Ouest (2002), dans Voix et images (2004) et dans divers collectifs.

Gérald Leblanc

POÈMES NEW-YORKAIS



COLLECTION POÉSIE
LES ÉDITIONS PERCE-NEIGE